

Au milieu coule une rivière...

« Ce n'est pas du sang qui coule dans nos veines, c'est la rivière de notre enfance... »

Michel Sardou

Émagny... En arrivant, avec ma famille, dans ce petit village des rives de l'Ognon, j'avais découvert l'eau, tout simplement.

Hormis dans les seilles d'eau tiède où nous plongeait ma mère chaque samedi soir, en commençant par les plus jeunes, nous n'avions pas, à Flangebouche, à huit cents mètres d'altitude, un contact très prolongé avec cet élément naturel. Et je me souviens avoir manifesté la plus grande frayeur à traverser, la main bien serrée dans celle de ma mère, le large pont de la République dans la capitale comtoise...

Ma curiosité me poussa très vite aux alentours du moulin vers le canal peu profond, résurgence de la dérivation de la rivière dans la turbine. Celle-ci actionnait la grande roue destinée à maintenir en mouvement tous les rouages, broyeurs et tamis à farine panifiable. Parfois de gros rats en provenance des locaux traversaient le courant. Cela nous incitait à une prudence redoublée et nous inclinait peu à faire trempette dans ce bras de rivière, certes poissonneux, mais envahi par de longues plantes aquatiques aux fleurs blanches, le printemps venu. Dans cet abreuvoir naturel, en pente douce, vers la berge sablonneuse, nos vaches se désaltéraient en partant vers leur pâture à la sortie du village. Tout près résidait encore un vieil agriculteur célibataire ou veuf, je ne savais pas. Il travaillait au ralenti, au pas de son unique cheval dont le joli collier ornait le vestibule de notre maison.

Pierre Maire, c'était son nom, n'avait aucune famille à assumer. Aussi prenait-il le temps de pêcher devant chez lui, le soir au retour des champs ou durant la journée du dimanche. Lorsque la rivière se gonflait des pluies abondantes de printemps ou d'automne, le canal lui offrait les meilleures prises. J'allais parfois m'asseoir près de lui sur le parapet qui borde la route. J'observais

minutieusement ses faits et gestes et j'avais, autant que lui, les yeux rivés sur les trépidations du bouchon ou de la plume à la surface de l'eau. Le voir retirer, après une courte bataille par ligne interposée, une perche-soleil multicolore ou une tanche dorée, c'était pour moi, jeune garçon, un enchantement renouvelé.

Ému par tant d'assiduité il se prit d'amitié pour moi et se mit en mesure de m'apprendre à pêcher. Selon ses dires, la première chose à savoir accomplir c'était la confection de la ligne. Un long bambou suffisait en guise de canne à pêche, pas trop flexible en son sommet pour ne pas amplifier les mouvements brusques et inexpérimentés du jeune pêcheur... Les grands saules qui bordent l'Ognon captureraient vite hameçon et ligne de l'apprenti ! Le fil de nylon devait avoir un diamètre assez important pour résister aux tractions sur les branches et les troncs dissimulés au fond de l'eau et se terminer par un bas de ligne plus fin pour ne pas effrayer le poisson.

J'écrasais entre mes dents, sur le fil de nylon, les grains de plomb qui m'ont laissé leur goût acidulé, en bouche. Pierre m'avait appris à monter moi-même les hameçons achetés au magasin d'articles de pêche du village. Ce commerce faisait aussi office de salon de coiffure. Là, Thérèse, aimable célibataire endurcie, au menton garni de poils gris, savait conseiller ses jeunes clients. Elle leur vendait, pour quelques francs, un permis de pêche à trois lignes, précieux sésame en carton bleu qui passait parfois avec nos shorts dans le lave-linge et les rouleaux de l'essoreuse Hoover. Elle leur montrait toute sa collection de plumes et de bouchons en les invitant à y choisir les plus rustiques et résistants. La « filoché » en mailles métalliques complétait l'arsenal des jeunes pêcheurs en eau douce... Le père de Thérèse, qui nous coupait les cheveux après avoir, entre chaque client, passé à la flamme et refroidi dans la paume de sa main gauche ciseaux et tondeuses, la surveillait, du coin de l'œil, dans la glace fixée au mur devant le client, comme on surveille un enfant de sept ans...

Très rapidement, je devins un assez bon pêcheur, eu égard en tout cas aux faibles sommes dépensées pour le matériel et les amorces et appâts... Les vertes ablettes, les goujons barbus, les cabots argentés et les frétilants gardons garnissaient très souvent, à ma grande fierté au retour de la pêche, ma filoché repliée dans la main droite. Parfois un hotu, gigantesque à mes yeux, venait tenir compagnie à ces poissons plus modestes par leur taille. J'étais heureux de montrer à ma mère et à mes frères et sœurs le fruit de ma patience, vertu encore sollicitée pour écailler et vider mes prises !

.....